
Représentation et production de sens

Representation and the production of meaning

Bruno Maurer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1228>

DOI : 10.4000/praxematique.1228

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 19-38

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bruno Maurer, « Représentation et production de sens », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1228> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1228>

Tous droits réservés

Bruno MAURER
Université de Montpellier III
Didaxis

Représentation et production de sens

Il existe selon Rumelhart et Norman (1983) quatre systèmes de représentation (cités dans Denhière et Baudet, 1992) de nature différente :

- les systèmes de représentation analogique (dessins, cartes, plans) ;
- les systèmes procéduraux, dans lesquels les actions sont conçues comme des procédures et sont directement interprétables par un système d'actions ;
- les systèmes distribués où les représentations ne sont pas localisées en des endroits discrets de la mémoire mais distribuées en un grand nombre d'unités mnésiques, généralement sub-symboliques ;
- enfin, les systèmes propositionnels dans lesquels les représentations sont décrites par un ensemble cohérent de symboles discrets — des énoncés formels : les propositions ; l'hypothèse faite à leur propos est qu'elles sont dotées d'une structure quasi linguistique.

Ces quatre types de représentation existent chez tous les individus, mais n'intéressent pas également le linguiste. Il existe des systèmes de représentation qui ne passent pas par le matériau linguistique. En tant que structure, seul le dernier type de représentation pose la question des rapports entre représentation et matériau linguistique. Reste à préciser comment s'opère ce lien entre représentations sémantiques et expression linguistique, entre ce que l'on formule le plus souvent comme langage et pensée.

1. Penser linguistiquement la représentation

P. Laurendeau (1990 : 101) regrettait « l'absence quasi-complète de position théorique des linguistes sur le problème spécifique de la co-

gnition », le flou entourant la définition de ce qu'est la pensée, définition très élémentaire. Pour lui, le concept de « pensée » est trop hétérogène pour être utilisable en linguistique.

Comment le dépasser ?

Une première piste de réflexion est fournie par la logique naturelle de J.-B. Grize, et notamment par l'activité dite de *schématisation*. Dans la logique naturelle, le signe ne renvoie plus à un signifié stable mais à une dialectique complexe entre percept/concept, dont le moment perceptuel apparaît plus pauvre (et en cela, schématisant) que le point de départ matériel (ce que l'on peut appeler le réel) et que le point d'arrivée conceptuel. La réflexion grizienne est importante en ce qu'elle n'oppose pas un réel brut à un conceptuel, mais qu'elle ménage une étape intermédiaire, le percept, à la fois simplification du réel et en deçà du concept. P. Laurendeau (1990 : 106) précise ces notions de percept/concept. La perception est une activité schématisante et anticipatrice. La perception est un rapport pratique au monde naturel par application et stabilisation des praxies dans l'activité de production, avec présence corollaire du langage.

Le niveau du concept est dit, par P. Laurendeau, être celui de la représentation. Celle-ci est définie comme activité cognitive sursumante portant sur du déjà schématisé (le percept). Dans l'activité conceptuelle, intervient le rapport social au monde historique par l'interaction, avec présence corollaire à ce niveau des images mentales.

Mais comment passe-t-on du percept au concept ? Quelle est la nature du processus de conceptualisation ? Notre réflexion s'appuiera sur les travaux de J.-C. Tabary, qui précisent d'un point de vue cognitif la pensée philosophique de P. Laurendeau et prolongent les intuitions linguistiques de la logique naturelle.

J.-C. Tabary (1991 : 61) pense la nature de l'activité de perception, en rappelant que toute information d'origine externe doit emprunter l'excitation d'un neurone sensoriel pour être assimilée par l'organisme. Il en tire l'idée fondamentale qu'à la base de toute activité de perception se trouve une structure d'interface et qu'il convient d'intégrer ce schéma d'interface avec ses conséquences dans toute approche de la connaissance. Il en tire pour sa part une conséquence pratique, remarquant que la configuration propre de l'événement excitant (de l'objet

réel donc) est totalement perdue à l'échelle du récepteur élémentaire qu'est le neurone. En lieu et place, une configuration originale se trouve dessinée par la distribution spatiale de l'ensemble des récepteurs excités. Il s'agit donc d'une configuration particulière au sujet, plus que d'un reflet de l'objet. C'est la configuration d'interface et non une configuration en soi de l'événement perçu, qui est première à toute connaissance.

Les catégories perceptives traduisent ainsi des mécanismes subjectifs d'analyse de l'interface et non des propriétés intrinsèques des objets perçus. On peut en inférer la nécessité de concevoir l'interaction sujet-objet dans l'émergence de la représentation, et pas seulement l'objet. Le sujet forme activement les représentations mentales par abstraction active des configurations d'interface. Comme ces configurations dépendent autant de la structure des systèmes perceptifs que des objets perçus, le sujet doit mener conjointement une connaissance de soi et une connaissance de l'environnement.

Mais la configuration d'interface est encore beaucoup trop complexe pour avoir valeur immédiate de connaissance. Une connaissance doit pouvoir par définition être aisément mobilisée pour permettre une transmission à autrui et une insertion dans un système cognitif général. Un processus de simplification que Korzybski (1980, 1933) a qualifié d'abstraction est indispensable pour passer de la configuration perceptive à l'image cognitive.

Le sujet connaissant prélève un nombre limité d'indices significatifs dans une configuration perceptive pour établir un schéma simplifié qui est posé comme équivalent de la configuration. C'est à ce niveau qu'intervient le langage, ce schéma pouvant recevoir une étiquette verbale qui permet ensuite son introduction dans le discours. Mais le choix de cette étiquette ne se fait pas dans un rapport non problématique entre référent et nom. L'intervention du langage comme instrument de représentation se fait dans l'interaction. De ce point de vue, conceptualiser, c'est choisir une étiquette pour l'autre ou au travers des mots de l'autre. L'acte de nomination, nous le verrons plus loin à partir des travaux de P. Siblot sur le praxème, se fait dans une tension entre le sujet et l'objet, mais aussi entre le sujet, l'objet et l'autre pour lequel on nomme. Cela ne peut que justifier les analyses qui prendront en compte

l'interaction comme étant au cœur des processus représentationnels, les analyses qui postuleront que la représentation se fait pour/par/à travers l'autre.

Les conséquences, pour l'analyse des représentations, sont nombreuses. Tout d'abord, on commencera par noter qu'en aucun cas le concept, et le niveau de représentation auquel il opère, ne sont premiers sur le plan de la signification. Ensuite, il est évident que la représentation mentale d'entités matérielles perceptibles existe indépendamment du langage. Ceci est très important pour notre recherche : la représentation existe à un niveau indépendant de sa mise en mots. On ne peut adopter trop résolument le parti pris des mots, toujours tentant pour un linguiste, qui consisterait à poser qu'il n'y a de représentations que dès lors qu'il y a mise en mots.

Mais cela n'empêche pas que le langage joue un rôle important dans l'activité de représentation, qu'il faut reconnaître à sa juste valeur.

Le linguiste se trouve ainsi en présence de deux définitions possibles de la représentation, deux niveaux d'étude différents entre lesquels il doit clairement pouvoir situer ses recherches pour savoir sur quoi il opère :

1. un niveau proprement cognitif : le linguiste peut vouloir étudier comment, indépendamment des mises en mots, le sujet construit son système d'interprétation du monde ; il peut vouloir le faire par exemple à propos des objets qui entrent dans son champ de préoccupation : images des langues, des locuteurs, etc. L'objet est dans ce cas linguistique, mais les méthodes de recherche ne le sont pas forcément.

2. un niveau linguistique : mise en représentation par le langage des opérations cognitives ; la représentation est ici une activité de spectacularisation, de mise en mots, un processus de communication.

C'est sur ce matériau, de représentation seconde en quelque sorte, matériau verbal quand, on l'a vu, la représentation ne l'est pas forcément, que travaille le linguiste en analyse de discours. Mais même en se situant résolument à ce second niveau, restent à préciser les rapports entre ce que les gens disent et ce qu'ils pensent, entre les marques linguistiques et les structures cognitives.

Plusieurs types d'analyse restent possibles, correspondant à plusieurs conceptions du langage-représentation. Les représentations mises

en mots sont-elles des objets cognitifs, des objets purement langagiers, ou des constructions langagières renvoyant à (faisant signe vers, instruction de) des opérations cognitives ?

2. Quel statut ont les représentations dans les discours épilinguistiques ?

2.1. Des objets cognitifs ?

La première des réponses possibles postule que les matériaux langagiers produits lors des mises en discours sont l'expression directe des structures cognitives elles-mêmes. Cette position repose sur quelques postulats à la fois linguistiques et cognitifs, le plus important étant que le langage est transparent et se situe dans un rapport de reflet par rapport au monde.

Cette conception a été à l'origine du concept de catégories « naturelles », élaboré par E. Rosch (1978), catégories qui concernent essentiellement des catégories d'objets du « monde réel » et qui permettent les études de typicalité. On va voir que ces catégories ont un correspondant direct en langue : le nom qui les désigne. En effet, dans les études de typicalité, la constitution des catégories du monde réel est étudiée à partir de procédures utilisant les formes linguistiques, essentiellement des mots. Le degré de typicalité est, par exemple, évalué en tenant compte de la fréquence des termes désignant ces catégories, à partir d'un autre mot donné comme inducteur. Cela signifie de manière implicite que le langage, sous son aspect lexical, est considéré comme une forme commode d'accès à des structures cognitives ou d'identification de celles-ci. En accord donc avec l'idée d'une adéquation totale des mots aux choses et/ou aux concepts, le langage est ainsi considéré comme méthodologiquement transparent, possible instrument de mesure des structures catégorielles ; cela revient à considérer que les processus psycho-linguistiques à l'œuvre lors de l'objectivation des représentations n'interfèrent pas avec ces représentations.

Globalement, c'est aussi la démarche que les sociolinguistes suivent parfois dans les études de représentation des langues, des imaginaires linguistiques, quand ils demandent à des témoins d'associer à un mot une liste de mots : quand, par exemple, on propose à un groupe de

personnes d'écrire cinq adjectifs ou cinq substantifs en regard de mots comme « langue française », « francophonie », ou d'autres du même type.

Mais plusieurs critiques importantes peuvent être apportées à cette série de postulats, invalidant partiellement les procédures d'enquête que nous avons évoquées.

On peut rester réservé sur la possibilité de remonter simplement d'un matériau verbal à l'organisation cognitive du sujet, c'est ce que fait M. Denis (1989 : 24) à partir du caractère directionnel des représentations : « Lorsqu'à un ensemble A se trouve appliqué un processus de représentation qui aboutit à un ensemble B, c'est B qui représente A, et non l'inverse. Conséquence : si un individu, disposant de la procédure appropriée, est en mesure de construire la représentation B d'un ensemble A, il n'est pas pour autant en mesure, s'il dispose de B seul, de reconstruire A de façon exhaustive ».

Cette réflexion est très importante pour fixer les limites de l'analyse de discours comme moyen d'accès direct aux représentations : si l'on admet que l'expression linguistique est l'ensemble B dont parle M. Denis, elle ne permet pas de remonter intégralement à A, représentation existant au plan cognitif. A fortiori, elle ne peut permettre d'accéder à une connaissance de l'objet lui-même, ce qui peut justifier une position « agnostique » de l'analyse de discours et un parti pris des mots.

Enfin, dernière critique, le discours n'est pas le simple reflet de la structuration cognitive, il en est aussi l'outil. On peut commencer, pour argumenter sur ce point, par rappeler combien les représentations sont appelées à se moduler dès lors qu'elles sont mises en discours, dès lors qu'il y a communication de la représentation pour un autre. Exprimer linguistiquement sa représentation, pour l'autre, c'est en même temps devoir l'accommoder à l'autre. C'est par exemple devoir passer par les mots de l'autre, devoir les reprendre dans son propre discours pour assurer le succès de la communication.

Il semble donc très difficile d'adhérer pleinement à une théorie de la transparence du langage, à l'idée que celui-ci puisse être un moyen d'accès direct aux catégories cognitives. Cela invalide partiellement les techniques d'analyse de contenu qui vont directement à la thématique des discours sans prendre en considération de manière suffisante l'éla-

boration linguistique des représentations au travers des mises en discours.

2.2. Des objets langagiers ?

Selon ce second point de vue, la représentation, telle qu'elle s'opère par la mise en discours, telle qu'elle trouve à se communiquer linguistiquement, n'aurait pas d'autre pertinence que strictement linguistique. En d'autres termes, parler, c'est représenter le monde, en donner une image verbale, un spectacle linguistique, mais cela ne dit rien sur la manière de concevoir le monde. Si on parle toujours alors de *représentation*, c'est dans un sens très faible, simplement pour dire que les mots et les discours donnent une « image » du monde.

L'activité de représentation n'est en aucune manière pertinente à un niveau cognitif. On en reste au niveau du seul langage, le problème de la pensée relevant de l'extra-linguistique. C'est la conception majoritaire, reposant en fait sur des postulats linguistiques connus, ceux de Saussure : le signifiant renvoie à un signifié ; le référent est renvoyé à l'extralinguistique et, avec lui, le percept et le concept, nécessaires à la compréhension de l'opération de découpage du réel en catégories manipulables. Cela conduit par la même occasion à ne pas poser le problème de la référence, qui est l'acte manifestant le rapport d'un sujet au monde, sa prise de position face au réel. L'activité cognitive du sujet parlant est réduite à une passivité : le signe n'est pas saisi dans son fonctionnement social, dans les déterminations interactives qui en règlent le sens ; il est réifié, sa valeur sémantique essentialisée.

Dans cette optique structuraliste, celle de la tradition saussurienne, ce sont donc des contenus sémantiques qui sont discursivement représentés et c'est seulement vers eux que peut mener une analyse de discours, attendu que sont exclus du champ de la réflexion les questions des processus de référence, de l'activité de catégorisation du sujet, ou la dimension interactive qui prévaut à la construction de ce sens.

Cette seconde position théorique n'est donc pas non plus entièrement satisfaisante pour qui veut aller des discours du sujet à ses « représentations » ; il faut alors réfléchir aux conditions linguistiques permettant de remonter du linguistique et du discursif au cognitif, mais de manière plus complexe que par une simple théorie du reflet, égale-

ment insatisfaisante parce que reposant sur l'hypothèse invalidée d'une transparence du langage.

Cela n'est possible qu'au prix d'une critique de la conception saussurienne du signe, que par une réintégration dans le linguistique de l'acte de référence, au fondement de l'activité de représentation.

2.3. Des constructions langagières renvoyant à des opérations cognitives ?

Il s'agit de mettre l'accent sur deux aspects de la représentation que nous n'avons fait qu'évoquer pour l'instant et qui en constituent des caractères définitoires.

Je commencerai par préciser les rapports étroits qui existent entre activité de représentation (que l'on peut concevoir au plan linguistique) et activité de catégorisation (plan cognitif).

Qu'est-ce que catégoriser ? C'est faire entrer un objet du monde dans une catégorie, définie, selon Cordier et Dubois (1981), comme un ensemble de dimensions descriptives dont les valeurs peuvent varier dans certaines limites. Catégoriser est une opération cognitive qui répond à plusieurs impératifs : permettre le traitement de l'information, en réduisant la complexité de l'environnement ; permettre ensuite l'identification d'objets inconnus par intégration à une catégorie ; intégrer les apprentissages : le savoir que l'on a sur un objet peut être étendu à ceux de sa catégorie, et vice-versa.

Or, il existe des points de rencontre entre catégorisation et représentation qui, sans se recouvrir, sont toutefois deux concepts liés. Moscovici (1976 : 127) écrivait par exemple que « qualifier un individu de fou ou de névrosé, c'est choisir entre un système classique ou psychanalytique de description de la santé mentale ». Je relèverai, en commentant ses paroles, que produire une représentation linguistique (« qualifier de fou ou de névrosé »), c'est donc faire entrer dans une catégorie. D. Jodelet (1986 : 360), poursuivant les points de rapprochement, pense que les représentations peuvent apparaître comme des « catégories qui servent à classer les circonstances, les phénomènes, les individus auxquels on a affaire ».

Il faut également revenir sur les rapports existant entre activité de représentation et activité de communication. Cette hypothèse de re-

cherche ne m'est bien sûr pas particulière, d'autres linguistes en font également le point de départ de leur réflexion :

G. Vignaux écrit ainsi (1988 : 206) : « Ce qu'il importe ici de considérer, c'est que la notion de « représentation » est indissociable de celle de « communication » au sens de « l'action symbolique » sur le monde et sur autrui. Ce que vise ainsi toujours une « représentation », c'est à assurer la relation entre deux systèmes d'objets réels ou mentaux, l'un représentant l'autre ». G. Vignaux pose d'abord cette communication au plan du symbolique, entre le réel et le cognitif ; on peut toutefois, en reprenant ses termes « d'action symbolique sur le monde et sur autrui », considérer que la représentation est aussi ce qui permet la communication entre deux sujets cognitifs, que la communication entre deux sujets est la mise en relation de deux systèmes de représentations.

J.-B. Grize se trouve être sur cette ligne, qui réintègre le caractère interactif de la représentation, forme de communication (1991 : 164) : « ... les représentations d'un sujet sont médiatisées par son discours, ce qui, je puis dire, les « déforme » doublement. D'abord, comme nous l'avons vu, toute schématisation est destinée à un interlocuteur spécifique. De plus rien ne permet d'assurer que, pour mieux comprendre — et pour se mieux comprendre soi-même — le locuteur A n'introduit pas dans ses représentations spontanées des relations et des éléments qui n'y figurent pas préalablement à son discours ».

Mais même cette manière de poser le problème des rapports entre représentation et communication ne me semble pas entièrement satisfaisante : elle conduit à poser la problématique de la représentation comme forme de communication en termes de fidélité, fidélité à une représentation en soi, pour soi, que l'on suppose être plus authentique, alors qu'il faudrait plutôt lors de l'analyse prendre en compte le caractère fondamental de la représentation, son caractère toujours co-construit et interactif, toujours d'emblée orienté vers.

D'autres postulats me semblent donc nécessaires si l'on veut atteindre les représentations du sujet au travers de ses discours :

— poser qu'au cœur du langage se trouve le phénomène de représentation ; la représentation en suite de signes linguistiques est une opération linguistique qui pose le problème du rapport de l'être au monde, de la représentation de sa praxis ;

— que le signe linguistique renseigne sur l'objet représenté, mais aussi sur l'activité de représentation du sujet, ses processus de catégorisation, *en interaction*.

C'est à mon sens une voie résolument linguistique, qui intègre les dimensions énonciative, interactive et dialogique du langage. Mais elle nécessite une autre théorie du signe linguistique, non plus fermée sur le couple signifiant/signifié (réfèrent ou concept étant renvoyés à de l'extra-linguistique), mais qui inclue l'activité de représentation dans le signe.

3. Représentation et production du sens

Il faut donc poursuivre la réflexion langage-pensée en précisant le rôle de la représentation dans le fonctionnement linguistique, ce qui sera fait à propos de l'acte de nomination.

3.1. Activité linguistique, catégorisation et représentation

Je voudrais commencer par illustrer la manière dont les rapports entre l'activité linguistique et les opérations cognitives de catégorisation et de représentations sont généralement posés, dans les cas, bien entendu, où cette problématique fait partie de la conception du langage qui sous-tend les analyses. Un bon exemple me semble être constitué par les analyses très intéressantes que mènent L. Danon-Boileau et A. Mohamadou, dans un article au titre évocateur « Façons de penser, façons de parler : les classes nominales du peul » (1993 : 125-141). Les deux auteurs font l'exposé des diverses classes nominales utilisées en langue peul et prennent le contre-pied des théories les plus communément admises à propos des langues à classes. Ils réfutent l'idée selon laquelle les classes nominales seraient constituées pour regrouper des objets partageant un certain nombre de caractéristiques : ainsi, dit-on que telle classe, marquée par tel affixe, constitue l'ensemble réservé aux personnes, telle autre est celle des animaux, une autre encore celle des objets, dans une entreprise taxinomique qui prend parfois des allures d'inventaire à la Prévert ou d'encyclopédie chinoise à la Borgès... En effet, les classes sont loin d'être constituées d'ensembles très homogènes et y sont parfois classés des référents qui sont loin de

partager les caractéristiques dominantes des autres représentants de la classe en question.

Ils en concluent que « ce sont les opérations que l'on met en jeu pour construire un objet de pensée qui définissent la classe dont il relève, non l'analyse du référent qui lui correspond » (1993 : 130) et que « au fond, la cohérence d'un classement ne réside pas dans les choses mais dans les opérations de l'esprit qui les prend en compte ».

Les enseignements que l'on peut tirer d'une telle analyse sont importants.

Celle-ci permet déjà de poser le problème de l'importance de l'activité de représentation en la situant au cœur d'une activité proprement linguistique, la nomination. Mais qu'est-ce qui est au juste représenté ? Contrairement aux hypothèses de la sémantique structurale, ce ne sont pas les caractéristiques objectives du référent. L'acte de nomination ne présuppose pas la décomposition de l'objet en ses attributs. Ce qui est en jeu, c'est la représentation d'un rapport entre le sujet et l'objet, ce rapport étant conçu à un niveau mentaliste : il s'agit du reflet des opérations de pensée que met en œuvre le sujet pour catégoriser l'objet quand il se trouve en situation de devoir le nommer.

3.2. Nomination, catégorisation et représentation de praxis

Les travaux de D. Dubois partagent avec ceux de L. Danon-Boileau et A. Mohamadou la critique du postulat réaliste selon lequel le sens est dans le référent, que l'acte de nomination ne fait que dévoiler, rendre évident. Pour elle non plus, le langage n'a donc pas pour fonction de dire ce qui est déjà dans l'objet mais de construire la signification. Afin de pouvoir argumenter cette position, elle évite de travailler sur des catégories qui sont trop évidentes du fait qu'elles correspondent à des savoirs culturellement normés, à des « évidences » culturelles. En effet, dans ce cadre, les processus d'identification et de nomination des objets dépendent pour une part trop importante des habitudes culturelles, ce qui occulte certains processus fondamentaux. Elle préfère donc s'attacher à étudier la manière dont les individus constituent des classes pour des objets dont l'identification ne « tombe pas sous le sens ». Par exemple, la manière dont on classe des espaces urbains et routiers, dont on parle d'eux en termes de rues ou de routes, de carrefour ou de croi-

sement, de boulevard et d'avenue, etc. Le fait fondamental qu'elle met en évidence est que la perception des objets apparaît comme étant en étroite relation avec l'activité des sujets (ralentir, marquer la priorité), plus qu'en liaison avec les caractéristiques « objectives », c'est-à-dire avec les caractéristiques de l'objet lui-même. Sans nier l'importance des contraintes perceptives dans la structuration des catégories, D. Dubois montre qu'elles n'entrent pas seules en ligne de compte et que les processus de catégorisation ne sont pas de simples « extractions » de ces propriétés par les mécanismes perceptifs.

La praxis entre donc dans les processus de catégorisation ; c'est elle, en définitive, qui se trouve représentée au niveau linguistique par l'acte de nomination et par le choix d'une dénomination, ceci étant valable également pour le choix d'un verbe et d'un adjectif et n'étant bien entendu pas restreint à la seule catégorie nominale. Le rapport du sujet à l'objet est donc bien déterminant pour les opérations de catégorisation et de nomination mais, à la différence des analyses de L. Danon-Boileau et A. Mohamadou, il apparaît que ce rapport est plus de l'ordre de la praxis matérielle que des opérations de pensée.

La première conséquence qu'en tire D. Dubois est la remise en cause des catégories dites « naturelles » ; la deuxième, qui intéresse plus encore mon propos, est la détermination de deux plans cognitifs différents (1993 : 120) :

- « ce qui est de l'ordre de la construction individuelle (singulière et subjective) des représentations (sous la dépendance des processus perceptifs du monde en ce qu'il a de fondamentalement collectif et culturel) ;
- ce qui est de l'ordre des connaissances comme constructions sociales en particulier des savoirs partagés dans la connaissance et l'usage des langues ».

Les difficultés apparaissent selon elle lorsque l'on ne distingue pas ces deux plans et que l'on assimile le second à des représentations individuelle. Pratiquement, du point de vue de la recherche, cela l'amène à devoir distinguer ce qui dans l'analyse des objets cognitifs relève (1993 : 121) :

- « de représentations individuelles inobservables (oserait-on dire subjectives, pensée privée, expertise, savoir faire ou intuition ?) ;

- des connaissances matérialisées dans des signes et symboles qui contraignent l'organisation cognitive à travers la structure de signifiants à la fois interiorisés et partagés dans les processus de référence et de dénomination qui relèvent d'un réglage social des significations ».

Ces conclusions semblent fondées pour l'essentiel. L'emprunt à nombre de termes venant de la linguistique (signes, symboles, signifiants, dénomination) témoigne de l'importance aux yeux de cet auteur de la dimension linguistique dans la représentation, un fait qui a déjà été ici mis en évidence. Ensuite, l'idée que les processus de signification au travers desquels s'expriment les représentations relèvent d'un réglage social justifie la pertinence d'un certain type d'analyse de discours comme moyen d'enquête.

En revanche, je me démarque du jugement « d'inobservabilité » porté sur les représentations individuelles et je pense qu'on peut peut-être les atteindre dans la mise en discours pour l'autre, par l'autre, dans le dialogisme interpersonnel ; mais le problème se complique un peu plus, car ce n'est pas une subjectivité que l'on peut atteindre, mais une intersubjectivité.

3.3. Praxème, critique du signe saussurien, représentation

La nomination suppose donc la représentation de la praxis, du rapport du sujet à l'objet. Cet enseignement de la psychologie cognitive permet de poursuivre la critique du signe saussurien, qui n'intègre pas du tout cette dimension, dans sa séparation entre signifiant/signifié d'une part, référent d'autre part. Mais elle recoupe les intuitions de la linguistique praxématique, réinstaurant par le biais du praxème l'activité de représentation au cœur de l'activité linguistique. La praxématique vise à concevoir et à modéliser la dialectique par laquelle les rapports au monde informent le langage, et par laquelle en retour le langage donne, dans ses catégorisations, forme et sens au monde. Le praxème est l'expression théorique de cet effort pour rendre compte de la nomination en tant que praxis linguistique.

P. Siblot (1993) récapitule les différentes parties de la critique du signe saussurien qui permet cet important déplacement théorique.

Adoptant un point de vue très classique sur la représentation, rigoureusement cognitif, il commence par remarquer que le fait même qu'il y ait représentation suppose morphologiquement une antécédence. Qu'il s'agisse de qui est remplacé (un mandant, le peuple), de ce que l'on place sous le regard (pièce de théâtre, œuvre picturale) ou que l'on fait surgir à l'esprit (image, signifié), toute représentation l'est toujours de ce qui lui préexiste. Pour le sens commun, les termes du lexique n'existent qu'en tant qu'ils représentent.

Il porte plus loin la réflexion dans sa thèse (Siblot, 1995), à laquelle j'emprunterai plusieurs passages pour résumer l'essentiel de la conception du praxème.

Dans une partie intitulée « Ce que nommer veut dire », il commence par établir ce que l'acte de nomination ne peut faire, à commencer par dire l'immanence, dire ce qui est indépendamment de l'homme, dans sa vérité d'objet. C'est là une des conceptions classiques du nom qui rencontre sa limite dans le fait que quand on considère un objet, on ne peut s'empêcher de le faire sous un certain angle, depuis un point de vue particulier, en conséquence de quoi le nom « ne dit jamais que ce qui est « pour nous » : ce qui nous *paraît* être » (1995 : 99).

D'autre part, le nom ne saurait dire non plus la transcendance, nommer « l'être » de l'objet, sa nature propre. « Le nom recèle une vérité mais ne la livre pas (perspective essentialiste), il indique le sens, littéralement, comme transcendance ; et si par exception, il parvenait à dire cette transcendance, celle-ci perdrait aussitôt sa nature transcendante » (1995 : 99).

Face à cette double impossibilité, le parti pris est celui de la signification, du fait que le signe linguistique ne porte pas de sens en lui-même, mais est, selon l'expression de R. Lafont, « unité pratique de production du sens, ce qui est fort différent : comme l'acte produit par l'outil, lui-même produit par le travail, ne se confond pas avec l'outil, même si la forme de l'outil lui donne déjà une forme » (1978 : 28-29).

Rappelant que le verbe *dire* et ses dérivés, exprimant l'activité linguistique, viennent de l'indo-européen **deik*, **dik* : « montrer », P. Siblot précise que l'outil de production de sens opère par le fait qu'il indique, qu'il donne à voir. Comme la relation du nom et de la chose n'est pas en cause, la thèse avancée est que ce qui est représenté, c'est

le « rapport du locuteur et de la chose : ce que le nom précisément exprime, car c'est la seule chose qu'il puisse dire » (1995 : 107). « Dis-moi comment tu nommes, je te dirai qui tu es » : c'est par cette formule que P. Siblot synthétise ses analyses, et établit le rapport entre ce que l'on dit... et ce que l'on pense, ce que l'on fait, etc.

Le nom représente donc un rapport du sujet à l'objet, ce qui est démontré dans la suite des travaux au travers d'études de cas que je reprendrai pas ici. On mesure le déplacement par rapport à la problématique classique du signe, qui n'intégrait pas le sujet dans le trio référent, signifié, signifiant, le premier pôle étant même rejeté dans le domaine de l'extralinguistique. Alors que la conception structurale du signe faisait de la langue un système de signes purement abstrait, la perspective praxématique oblige à prendre en considération le rapport du langage au monde, aussi bien du point de vue du rapport entre l'unité de production de sens, le praxème, et l'être nommé, le référent, que pour celui qui lie le locuteur au réel.

Redonner son importance à l'action du sujet, c'est du même coup réinstaller son activité de communication au cœur des processus linguistiques. Dans cette optique, la praxématique donne toute son importance au principe dialogique, mis en évidence par M. Bakhtine. Les études de la production du sens qui ont été menées à partir de ce concept montrent toute l'importance de l'autre et de l'inscription de l'autre dans la parole. Du point de vue qui est ici le nôtre, cela signifie qu'il faut dépasser l'idée que la nomination est représentation d'une relation limitée au sujet et à l'objet. Au contraire, la nomination intègre les rapports des autres à l'égard du même objet, en même temps que la prise de position du locuteur à l'égard de ces autres et de leur discours possibles sur cet objet. Cette position est exprimée par P. Siblot (1995 : 175) : « En désignant, je me désigne, par la position que je prends à l'égard de l'objet, et à l'égard des positions des autres, dans leur façon de désigner ce même objet. Il faut reconnaître non pas l'incidence de l'interaction sur la nomination, mais la présence constitutive du dialogisme dans la nomination ».

G. Vignaux, en d'autres termes, plus cognitifs, rejoint cette importance du dialogisme. Faisant le rapport entre opérations langagières et opérations cognitives (1988 : 173), notant que les deux niveaux s'agen-

cent en quelque sorte en miroir, il prend soin de rappeler les différences de nature entre les deux types d'opérations.

Il s'agit, au niveau cognitif, d'opérations mentales, conceptions, schémas de compréhension et de représentation. Elles prennent la forme de marques spécifiques au système du linguistique, et en même temps elles traduisent « *les manipulations de ce système en vue d'ajuster des rapports entre sujets et entre situations et entre représentation de ces situations* »¹. Cette dernière expression montre que le choix de marques linguistiques, le choix d'un praxème par exemple, s'opère en fonction du rapport à l'autre et de la représentation que l'on a de ces rapports.

P. Livet (1992 : 236), dans une communication présentée au colloque « Praxis et cognition » (Lyon, 1988), ne relevait-il pas de son côté que la notion de représentation n'est jamais égotiste, liée à la pure et à la plus individuelle subjectivité, mais qu'elle suppose toujours un minimum d'intersubjectivité ? En fait, selon lui, « je ne me représente jamais que ce que je peux me représenter que d'autres se représentent que je me représente ». Il en tire même une conséquence que l'on pourra juger extrême, en faisant de ce critère intersubjectif un des éléments de définition de la représentation, éliminant toute représentation purement privée.

Pour conclure, je voudrais faire quelques remarques et tirer quelques enseignements qui orienteront la suite de cette réflexion.

Les travaux des psychologues ont établi l'existence de deux acceptions complémentaires de la représentation, à la fois processus et produit. Ce double statut se retrouve dans la conception praxématique de l'outil de production de sens, alors que le signe saussurien se trouve tout entier du côté du produit : le nom, considéré en tant que praxème, exprime un procès, représente le rapport entretenu avec ce qu'il désigne. Mais, en sa qualité de nom, il désigne en tant que propriétés les traits inhérents à l'objet : c'est ainsi même qu'on se contente de le considérer le plus souvent. J'y vois une manière de confirmation de la validité des thèses praxématiques.

Mais à l'opposé, s'agissant de la conception du praxème et de ses rapports à la représentation, il me semble que celle-ci peut être criti-

¹ C'est l'auteur qui souligne.

quée, mais pas pour autant invalidée, par des conceptions moins strictement cognitives que le modèle de la praxématique. Le postulat de départ de la réflexion de P. Siblot, que je rappelais plus haut, tient à ce que « toute représentation l'est toujours de ce qui lui préexiste ».

Or une telle affirmation ne tient pas compte de certaines tendances qui se développent dans le domaine des sciences cognitives et qui refusent au concept même de représentation une quelconque pertinence. Je m'appuierai, pour mener à bien cette critique, sur les travaux de F. Varela (1989). Celui-ci se montre insatisfait du paradigme cognitiviste, comme de sa critique par le paradigme néoconnexionniste : tous deux présupposent que seul un monde prédéfini peut être représenté. Dans le cas du cognitivisme, le critère d'évaluation de la qualité de la cognition sera l'adéquation de la représentation au monde extérieur préexistant, et la résolution de problèmes bien définis, supposant un monde bien existant également, pour le connexionnisme. Le point de départ de sa critique est donc philosophique : invoquant la critique de la représentation présente chez Rorty (*L'homme spéculaire*), Varela rappelle que nous ne pouvons nous exclure du monde pour comparer son contenu avec ses représentations et que nous sommes toujours, au contraire, immergés dans ce monde. Il faut donc partir de nouveaux postulats philosophiques, comme la théorie autonome de la connaissance, refusant aussi bien le primat réaliste de l'objet que le primat idéaliste du sujet pour leur substituer la relation sujet/objet, point de départ de toute connaissance apprise, marquée à la fois par les propriétés de l'objet à connaître et par celles du sujet connaissant. La connaissance est alors pleinement conçue comme relative, subjective. Elle est particulière au sujet connaissant et n'a de sens que pour lui puisqu'elle porte sur sa rencontre avec l'objet.

Loin d'invalider les conceptions praxématiques exposées ci-dessus, ces considérations nouvelles pourraient même les conforter.

D'une part, parce que la représentation passe au second plan derrière la praxis, l'action, ce rapport de l'homme au monde que Varela nomme *énaction* : ce terme exprime l'idée que les facteurs cognitifs sont en fait inextricablement liés à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière, l'image est de Varela, qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant. Pour faire comprendre ce qu'est cette énac-

tion, il emploie un verbe, le *faire-émerger* : la praxis modèle un monde qui exerce en même temps une influence forte sur le type de praxis qu'entretient l'homme.

Cette conception donne à l'action de l'homme une place encore plus importante : la praxis ne se contente pas de transformer le monde, de l'organiser ; elle suscite ce monde en même temps qu'elle est façonnée par lui et en porte les marques, comme l'outil est parfois l'image en creux du produit qu'il va créer. La définition du praxème est donc tout à fait compatible avec la théorie de l'énaction.

D'autre part, de cette théorie découle une autre conception de la communication, qui me semble tout à fait en congruence avec la conception dialogique que la praxématique a faite sienne. Varela (1989 : 114) écrit à ce propos que « l'acte de communiquer ne se traduit pas par un transfert d'information depuis l'expéditeur vers le destinataire mais plutôt par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée : c'est notre réalisation sociale, par l'acte de langage, qui prête vie à notre monde ».

Arrivé au terme — certes tout à fait arbitraire — de ce parcours théorique, je voudrais reprendre quelques-uns des principaux enseignements de cette partie : que l'on puisse passer des discours d'un sujet à ses représentations, de ce qu'il dit à ce qu'il conçoit, est linguistiquement fondé par le fait que l'activité linguistique, notamment dans son acte fondamental de nomination, repose sur l'activité de représentation, représentation du rapport du sujet énonciateur au réel. Mais le passage d'un niveau à l'autre n'est pas simple car il n'est pas conçu seulement sur un rapport de reflet entre le linguistique et le cognitif. J'ai ainsi montré que la représentation est fondamentalement dialogique, que ce soit à un niveau cognitif ou à un niveau linguistique. Les discours qui s'offrent à l'analyse ne sont pas l'expression d'une subjectivité mais d'une intersubjectivité. Il est donc nécessaire de ressaisir l'interaction sujet-objet-autres sujets pour analyser en discours les représentations dans leurs processus de production.

BIBLIOGRAPHIE

- Andreewski E. 1991, *Systématique et cognition*, Paris, Dunod.
- Bernard-Weil E. et Tabary J.-C.
1992, *Praxis et cognition*. Actes du colloque de Cerisy
1988, Lyon, L'interdisciplinaire.
- Cahiers de Praxématique*,
1990, « Le langage et le réel », n° 15, Université de Montpellier III.
- Cordier F. et Dubois D.
1981, « Typicalité et représentation cognitive », in *Cahiers de psychologie cognitive* n° 1, 299-333.
- Cordier F. 1994, *Représentation cognitive et langage : une conquête progressive.*, Paris, A. Colin.
- Danon-Boileau L. et Mohamadou A.
1993, « Façons de penser, façons de parler : les classes nominales du peul », *Cahiers de Praxématique* 21, 125-141.
- Denhière G., Baudet S.
1992, *Lecture, compréhension de texte et science cognitive*, Paris, PUF.
- Denis M.,
1989, *Image et cognition*, Paris, PUF.
- Dubois D.,
1993, « Lexique et catégories naturelles : représentations ou connaissances ? », *Cahiers de Praxématique* 21, 105-124.
- Grize J.-B.
1991, « Logique naturelle et représentations sociales », in Jodelet D. dir., 152-168.
- Jodelet D. dir.
1991, *Les représentations sociales*, Paris, PUF. (1^{re} éd, 1989).
- Korzybski A.
1980, 1933, *Science and society*, Lakville Conn., The international Non-Aristotelian Library.
- Laurendeau P.
1990, « Percept, praxie et langage », dans Siblot P. et Madray-Lesigne F., *Langage et Praxis*, Montpellier, 99-109.
- Livet P.
1992, « Des limitations cognitives de la communication à ses limitations collectives » in Bernard-Weil E. et Tabary J.-C., 235-243..
- Rumelhart D. E. et Norman D. A.
1983, « Representation in memory », *Technical report*, University of California, San Diego.
- Rosch E.
1978, « Principles of categorization », in Rosch E. et Lloyd B. B. dir., *Cognition and categorization*. Hillsdale : NJ LEA.

- Siblot P. 1993, « La linguistique peut-elle traiter de la représentation des connaissances dans le lexique » ?, *Cahiers de Praxématique* 21, 142-161.
- Siblot P. 1995, « Comme son nom l'indique... » *Nomination et production de sens*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Montpellier.
- Tabary J.-C. 1991, « Cognition, systémique et connaissance », in Andreewski E., 51-99.
- Varela F. 1989, *Connaître les sciences cognitives. Tendances et perspectives*, Paris, Le Seuil.
- Vignaux G. 1988, *Le discours acteur du monde*, Paris, Ophrys.
- Vignaux G. 1992, *Les sciences cognitives, une introduction*, Paris, La Découverte.